

# le français moderne

REVUE CONSACRÉE A L'ÉTUDE DE LA LANGUE FRANÇAISE  
du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours

*Paraissant en Janvier, Avril, Juillet et Octobre*

Publiée avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

**Directeur scientifique : Albert DAUZAT**

*Professeur à l'École Pratique des Hautes-Études*

## SOMMAIRE

	Pages
<b>Le mot dans la phrase</b> , par J. VENDRYES, <i>membre de l'Institut</i> .....	81
<b>Les raisons d'être de nos atlas linguistiques</b> , par J. MAZALEY- RAT, <i>assistant à la Sorbonne</i> .....	91
<b>A propos de l vélaire de Chanut : listes justificatives (A. D.)</b> .....	100
<b>La recette stylistique des « Lettres Persanes » (suite et fin)</b> , par Pierre NARDIN, <i>professeur à l'Université Mac Gill à Montréal</i> .....	101
<b>Balle de blé (A. D.)</b> .....	110
<b>Rousseau et les « fleurs de mousse »</b> , par Marcel FRANÇON, <i>pro- fesseur à l'Université de Cambridge (Etats-Unis)</i> .....	111
<b>A l'appui des « thèmes verbaux » en français</b> , par J. HELLER, <i>inspecteur général de l'enseignement</i> .....	113
<b>Le genre, indice de grandeur</b> , par René RAPIN, <i>chargé de cours à l'Université de Lausanne</i> .....	115
<b>Les argots français en Belgique</b> , par J. POHL.....	121
<b>Origine du « pain kaka »</b> , par Maurice PRÉCHEUR.....	126
<b>Psycho-systématique et psycho-sémiologie du langage</b> , par G. GUILLAUME, <i>chargé de conférences à l'École pratique des Hautes- Études</i> .....	127
<b>Datations nouvelles</b> , par René MONNOT, <i>professeur au lycée de Mont- pellier</i> .....	137
<b>Langues parlées à Strasbourg en 1789 (C. L.)</b> .....	140
<b>COMPTES-RENDUS</b> : A. Dauzat, <i>L'Europe linguistique</i> [J. MAROUZEAU] ; P. Gardette, <i>Atlas linguistique du Lyonnais</i> , t. 2 ; W. T. Elwert, <i>Della vitalità del provenzale</i> ; A. Prati, <i>Prontuario di parole moderne</i> [A. DAUZAT] ; S. Ullmann, <i>Précis de sémantique française</i> ; H. Sten, <i>Les temps du verbe fini</i> [G. GOUGENHEIM] ; R. Georgin, <i>Difficultés et finesses de notre langue</i> ; P.-J. Wexler, <i>Vocabulaire des chemins de fer</i> [A. DAUZAT].....	141
<b>REVUE DES REVUES</b> : <i>Romania, Enfance, Revue des langues vivantes, Annales Academiae Fennicae</i> [G. G.] ; <i>Les dialectes belgo-romans</i> [A. D.] ; <i>Annales du Midi</i> [G. G.].....	153
<b>CHRONIQUE</b> . — Académies. — Universités. — Nécrologie. — Bibliographie.	160

**Fondateur : J. L. L. D'ARTREY**

**A. D'ARTREY**

*Directrice-Administratrice*

17, Rue de La Rochefoucauld

PARIS (9<sup>e</sup>)

# Les raisons d'être de nos atlas linguistiques

## Il y a encore des enquêtes à faire

Lorsque fut envisagée la préparation du *Nouvel Atlas Linguistique de la France*, M. Dauzat prit soin, en présentant le projet au monde savant et au public (1) de marquer nettement en quoi il pouvait sembler souhaitable de compléter et d'améliorer le travail, au reste admirable, d'Edmont. Et, depuis, il n'a cessé, que ce soit dans son enseignement à l'École des Hautes Etudes, dans les instructions données aux enquêteurs, ou dans ses diverses publications et communications, de souligner la nécessité :

— de contrôler l'origine des sujets interrogés pour éviter les erreurs résultant des interférences phonétiques et lexicales que multiplie dans les patois la vie moderne;

— de connaître aussi précisément que possible ce dont on parle, afin d'éviter par exemple des confusions entre objets voisins, mais d'usage, de nature et surtout d'âge différents (araire et charrue, différents modèles de chars, etc.);

— de resserrer le réseau d'enquêtes d'Edmont, nombre de faits ayant échappé à celui-ci (comme il est normal — et on ne saurait lui en faire grief — pour un enquêteur étranger à telle ou telle région étudiée), faits parfois de première importance, comme le prouve chaque année la découverte d'« îlots », en matière phonétique notamment (2).

En un mot, M. Dauzat a voulu limiter autant que possible les risques d'erreur, en faisant appel avant tout à des enquêteurs familiarisés avec les gens, les choses et les parlars des régions étudiées. C'est là sans doute, pour nos Atlas, la meilleure des garanties.

Qu'un travail ainsi conduit dût approfondir sensiblement et

(1) Cf. notamment la plaquette de présentation : *Le Nouvel Atlas Linguistique de la France par régions*, Luçon, 1942.

(2) Cf. *Français Moderne*, janvier 1953, pp. 1 sq.

utilement les connaissances que nous apportait l'Atlas de Gilliéron, cela ne semblait devoir faire de doute pour personne; et d'ailleurs les réussites, chez nos voisins, des élèves et des successeurs de celui-ci montraient quelles améliorations avaient pu permettre d'apporter au travail d'enquête certaines des critiques formulées à l'endroit des méthodes utilisées par Edmont. La publication, en 1950, du livre de M. Sever Pop (3) nous fit voir que ce n'était pas là une évidence universellement reconnue, ce pourquoi il ne semble pas inutile de revenir sur ce sujet.

Ce n'est pas ici le lieu d'entamer avec M. Pop une discussion de principe sur la valeur — que nul ne saurait nier — de l'œuvre de Gilliéron et Edmont et sur l'opportunité du travail entrepris par M. Dauzat, ses collègues et ses élèves. Cette discussion a du reste été menée en son temps par M. Dauzat lui-même (4). On se bornera aujourd'hui à rappeler quelques observations faites au cours d'une série d'enquêtes dans la « Montagne limousine », et susceptibles — puisqu'il semble qu'il en soit parfois encore besoin — de montrer que, même après la moisson d'Edmont, il y a encore champ pour faire glane.

Un enquêteur originaire du pays ne laissera pas, par exemple, de s'étonner que celui-ci n'ait pris aucun point d'enquête dans la région dite Plateau de Millevache, haute pénéplaine située au nord du département de la Corrèze, aux limites de la Haute-Vienne, de la Creuse et du Puy-de-Dôme, région de landes arides, au paysage sévère et au climat rude, sans villes, sans bourgs même et dont les difficultés d'accès et de communications pouvaient laisser deviner même à un étranger un habitat dispersé, un mode de vie éminemment conservateur malgré une forte émigration, et par conséquent un champ de recherches linguistiques particulièrement fécond — certaines écoles de hameaux ne reçoivent-elles pas encore çà et là de jeunes élèves n'ayant jamais entendu parler français? Et il n'est pas exclu que la prise en considération de cette région — entre autres, car sans doute ne constitue-t-elle pas un cas isolé — puisse apporter quelques modifications aux cartes de l'A.L.F.

Edmont, enquêtant dans la partie nord du département de

(3) Sever Pop, *La Dialectologie*, Louvain, 1950.

(4) *Français Moderne*, juillet 1951, pp. 225 sq.

la Corrèze, n'a pris comme points d'enquête que des bourgs ou de petites villes situés sur des routes ou dans des vallées : Seilhac (A.L.F. 609), Eygurande-Merlines (706), Meymac (707), Bort (708), La Roche-Canillac (710). N'était-ce pas risquer de passer à côté des patois réels de la « Montagne », de recueillir des mots d'importation récente ou d'emploi tant soit peu faussé par des usagers non autochtones, des formes refaites, voire des calques ou des traductions ?

En fait, c'est parfois ce qui s'est produit, et ce doit nous être une raison de plus de ne confier la charge des enquêtes qu'à des chercheurs aussi familiarisés que faire se peut avec la géographie, les mœurs et en général les réalités locales. Qu'on en juge sur les quelques exemples suivants, que nous limitons aux domaines du lexique et de la phonétique et qui nous donnent à méditer sur le luxe de précautions nécessaire pour approcher d'aussi près que possible la vérité.

\*  
\*\*

On sait les *méfais* des calques purs et simples et à quelles erreurs ils donnent parfois lieu. Pour *chêne*, l'A.L.F. (carte 265) note dans presque tous les bourgs étudiés la forme française *tsèynə* (706, 707, 708). Alors que, dans les villages objets de notre enquête, le type « chassang » (*sašā*) reste bien vivant, qu'Edmont relègue assez nettement au sud (609). Plus même : détail digne d'intérêt, dans les hameaux du Plateau, pays de végétation pauvre, malgré d'actives tentatives de reboisement, le chêne demeure « l'arbre » par excellence (*l'àbrə*, parfois même *lu vrè abrə*). La carte *chevreuil* (N° 275) de l'A.L.F. est, pour la région des confins arverno-limousins, également à reprendre. Excepté en effet le point 707, qui nous fournit une forme conservatrice intéressante, *tsabriolo*, nous n'avons, avec *šəvrœl* (609, 706, 708), que des emprunts au français, alors qu'existe dans les villages une appellation locale courante, celle de « chèvre sauvage », *sabro šouvazé*.

Les nombreuses nuances à marquer entre des mots de sens voisins soulèvent aussi plus d'une difficulté. Tant qu'il s'agit de nettes *différences de nature* entre choses ou phénomènes de caractère semblable, les distinctions sont faciles à observer. Mais encore, ces distinctions, convient-il d'en connaître l'existence et

la nécessité. A la carte *chaise* (222) l'A.L.F. donne *bantso* au point 706, *tsadyèro* au point 707. Changement de type lexical pour désigner le même objet ? Non certes : dans toute la région, le premier mot désigne la chaise *sans dossier*, le second la chaise *avec dossier*. Alors erreur de l'enquêteur ? Non, sans doute ; mais plutôt patois des bourgs, plus approximatif, moins spécialisé dans ses acceptions, plus vague. Un vrai rural ne s'y fût pas trompé. De même se mêlent sur la carte 452 de l'A.L.F. la série *églantier* et la série *gratte-cul* (ou assimilés). En fait, dans la région étudiée, l'arbuste en question est appelé *rujyé sou-vazé* (rosier sauvage), le type « corne-cul » (*korna-tyou*) étant réservé à la désignation de ses baies et le type « églantier » — pourtant noté par l'A.L.F. — ne devant être là encore considéré que comme un calque du mot français. Même précaution à prendre pour une phrase comme *Il fait des éclairs* (A.L.F., carte 439). On a, au point 706 *Kò éparno*, au point 707 *fae dé laz élušada* : en réalité, la première dénomination (*Kò éparno*; *dé laz éparnada*) s'applique aux éclairs *de chaleur* (que l'on voit à l'est), la seconde (*Kò élušyo*; *dé laz élušada*) aux éclairs *d'orage* (direction ouest ou midi). Autant de distinctions qu'un enquêteur entraîné doit être à même d'effectuer, ou que le questionnaire doit lui indiquer.

Plus subtiles sont parfois les différences à marquer *entre choses anciennes et choses nouvelles*, celles-ci portant un nom français, celles-là un vieux nom patois. On connaît les hésitations auxquelles a parfois donné lieu l'établissement de la carte *chaîne* (carte 221). L'A.L.F. indique, pour la région qui nous intéresse, *tséyno* au point 706 (transposition du français « chaîne ») — et *tsadéno* au point 707 (type occitan héréditaire). C'est qu'il ne s'agit pas du même objet. La forme héréditaire — la seule qui existât primitivement — a été conservée pour désigner les chaînes dont le paysan a depuis des siècles coutume de se servir quotidiennement, chaînes d'attache des bestiaux, chaînes d'attelage, chaîne de puits; alors que le mot français n'a été apporté qu'avec les objets « de luxe » venant des villes, chaîne de montre, sautoir, etc., et ne désigne qu'eux. C'est plus nettement encore que le vocabulaire distingue, dans la dénomination des travaux des champs, les nouvelles techniques des anciennes. Ces distinctions étaient-elles aussi sensibles au temps de l'enquête d'Edmont ? On ne saurait le dire

avec certitude, l'introduction, par exemple, des premières batteuses en Haute-Corrèze datant sans doute du début du siècle, mais leur emploi ne s'étant guère généralisé avant 1920. Il importera en tout cas de distinguer nettement sur les cartes du N.A.L.F. les mots désignant le travail à la main de ceux désignant le travail à la machine. La carte *faucher* de l'A.L.F. (carte 541) mêle le type ancien *sédza* et le type moderne *fôtsa* (604, 704); la carte *moissonner* (carte 871) donne indifféremment *mèdrə* (707) et *mèysuna* (706). Or, les différences sont maintenant bien tranchées, le verbe héréditaire s'appliquant aux techniques anciennes, le mot français aux techniques modernes : *sédza/səza* signifie « *faucher à la faux* » et *fôtsa/fóusa* « *faucher à la machine* », *mèdrə* « *moissonner à la faucille* » et *meisuna/meišuna* « *couper le sarrasin, le seigle ou l'avoine à la moissonneuse* »; de même que *èikudrə* ne se dit que du battage au fléau, le verbe *batrə* étant réservé au travail de la batteuse. Autant de phénomènes de spécialisation sémantique dont l'existence justifierait à elle seule un travail de remise à jour des cartes correspondantes.

Mais il y a plus, et les choses se compliquent encore lorsque, outre les mots eux-mêmes, c'est leur *genre grammatical* que nous examinons. Certains, on ne l'a en général pas assez observé, changent çà et là de sens en changeant de genre. De sens, ou plutôt de *taille*, car le même type lexical continue bien à désigner des objets de même nature; mais ce sont les dimensions — et bien entendu les caractères de détail et éventuellement l'utilisation — de ceux-ci qui diffèrent selon le genre grammatical du mot. Dans la Montagne limousine le féminin prime le masculin en taille et en dignité (en Auvergne, c'est le contraire) : le *tupî* désigne le simple pot et la *tupîno* le saloir ou la grande jarre, le *kuyé* la cuillère à soupe et la *kuyéro* la louche ou la cuillère à pot, le *pra* un pré de dimensions restreintes au flanc d'une colline et la *prado* un pré de plus grande dimension, situé au fond d'un vallon, le long d'un ruisseau. Ces nuances sémantiques se retrouvent jusque dans les diminutifs et déterminent ici toute une subtile hiérarchie, selon laquelle les prés par exemple sont dénommés, par ordre de grandeur décroissante : la *prado*, la *prádélo*, le *pra* et le *práđalu*, distinctions scrupuleusement observées en particulier dans les toponymes. On peut même se demander si l'attribution, dans

les patois locaux, d'une sorte de dignité supérieure au féminin n'a pas déterminé certaines distinctions de genre caractéristiques dans l'appellation de quelques parties du corps communes aux hommes et aux animaux, le féminin étant, bien entendu, réservé au genre humain : les ongles de l'homme se disent *laj unya*, les ongles, griffes ou sabots des animaux *luj unyu*; l'exemple n'est pas absolument probant, le second mot présentant avec le français « onglon », lequel désigne précisément le sabot des ongulés, une analogie qui lui enlève une part de son originalité; la tendance n'en est pas moins à observer et peut donner lieu lors de prochaines enquêtes à plus d'une comparaison intéressante.

Tous ces faits, sur lesquels M. Dauzat a déjà eu l'occasion d'attirer l'attention des enquêteurs, n'ont encore été qu'occasionnellement observés et étudiés. Ils mériteront qu'on en tienne un compte précis dans l'adaptation à chaque secteur d'enquête des questionnaires généraux et dans l'établissement final des cartes. Et on ne saurait mettre en doute les progrès que leur prise en considération peut faire réaliser aux Atlas régionaux — par rapport à l'ancien Atlas général — dans le sens de la précision et finalement de la vérité.

\*  
\*\*

On peut en dire autant lorsque, du domaine du vocabulaire, on passe à celui de la phonétique. C'est même ici que la nécessité de resserrer au maximum les mailles assez lâches du réseau tendu par Edmont se fait le plus impérieusement sentir. Mais encore faut-il — les possibilités d'enquêtes étant limitées — que ce resserrement soit effectué à bon escient. Et c'est là que la connaissance par l'enquêteur des patois locaux — et singulièrement des différences phonétiques qu'ils peuvent présenter, de ces légères variations au sujet desquelles on se blasonne si volontiers d'un village à l'autre — acquiert tout son prix. Car elle lui permet à la fois de repérer les phénomènes originaux, de limiter exactement leur zone d'extension géographique, et de distinguer les faits normaux de faits accidentels ou d'exception, en un mot de céder et de résister alternativement, toujours en connaissance de cause, à la séduisante et redoutable tentation des « découvertes ».

A cet égard encore, les patois de la Montagne limousine nous offrent plus d'un sujet de réflexion, avec la possibilité — et même l'obligation — d'ajouter aux cartes de l'A.L.F. un certain nombre de points qui modifient tant soit peu la géographie phonétique de la région.

Prenons l'exemple du traitement de  $K^a$  initial, phénomène important puisque souvent pris comme élément de comparaison lorsqu'il s'agit de délimiter les différentes « zones » du domaine d'oc. Dans tout le nord du département de la Corrèze, si l'on en juge d'après l'A.L.F.,  $K^a > ts$  et on a indifféremment, aux points 706, 707, 609, 708, pour « champ » *tsā* (carte 225), pour « chanson » *tsāsu* (carte 231), pour « chèvre » *tsabro* (carte 272)..., etc. Puis, en allant vers le nord, du côté de la Marche, on a  $K^a > tʃ$ , c'est-à-dire, à partir du point 704, Saint-Quentin (Creuse) : *tʃā*, *tʃānsé*, *tʃabro*..., etc. Les aires respectives d'extension du *ts* et du *tʃ* sont nettes, et, sur les cartes, tout paraît clair. Sur le terrain, ce l'est beaucoup moins. Car, si Edmont avait pénétré dans la région du Plateau, il aurait constaté qu'entre la zone (corrézienne) du *ts* et celle (creusoise) du *tʃ* se trouvent toute une série de points où  $K^a > s$  (*sā*, *sānsu*, *sabro*), alors qu'au vu des cartes de l'A.L.F. on eût été tenté de faire de ce dernier phénomène un trait caractéristique des patois non limousins, mais périgourdins, puisqu'elles le limitent à l'ouest du département de la Dordogne (points 611, 624, 634). Le domaine limousin dans lequel  $K^a > s$  devra donc être précisé lors de l'établissement de nos prochaines cartes. Il brouillera quelque peu l'unité apparente de celles de l'A.L.F. Découverte ? Non certes, petit détail simplement, mais qui a son importance quand on le replace dans un ensemble, et dont seule la connaissance des patois du Plateau pouvait permettre de retrouver l'existence.

Un petit fait à ce propos — mais quel chercheur n'en pourrait rappeler des dizaines de semblables ? — montrera quels pièges les mots qui ont une « vie sociale » active peuvent tendre à l'enquêteur. Plusieurs de nos enquêtes sur le traitement du  $K^a$  initial ont révélé un moment l'existence, en quelques points de la région étudiée, d'un  $K$  conservé intact comme dans le Midi — ou simplement comme aux confins du Quercy (sud-ouest du Cantal, extrême sud de la Corrèze). Dans la conversation — mais non dans les interrogatoires, au cours desquels



les lois générales de la phonétique locale reprenaient le dessus — certains sujets entremêlaient curieusement les formes en *k* et celles en *s*, appelant *kábréto* la « chabrette » (instrument de musique régional analogue à la cornemuse ou au biniou), *kábri* le chevreau, ou même prononçant *kānta* l'infinitif « chanter ». Ces faits ne résistèrent pas à un examen quelque peu approfondi; il s'agissait évidemment de mot d'importation : l'instrument de musique venait du Cantal, et gardait son nom auvergnat, même après son adoption dans la Montagne limousine; de même les chevreaux conservaient l'appellation qui était la leur sur les marchés des régions limitrophes du Cantal et de la Corrèze, où ils avaient été à date encore récente l'objet d'un commerce actif; enfin l'emploi du verbe *kānta* perpétuait le souvenir d'un vieux curé, originaire du sud de la Corrèze, lequel avait apporté son patois sur le Plateau et recrutait des chanteurs parmi les jeunes gens de sa paroisse en répétant à tout un chacun : « *Vulòy kānta* », de sorte que le mot était resté — employé par plaisanterie certes, mais bien vivant. Fausse alerte, sans doute, mais qui nous montrait une fois de plus l'importance des faits sociaux en matière dialectologique et les erreurs d'appréciation auxquelles l'existence de ceux-ci eût pu donner lieu de la part d'un enquêteur étranger au pays et travaillant sur des mots dont il n'eût pas connu l'histoire.

Curiosité authentique, en revanche, que la transformation, dans quelques villages d'une commune (commune de Bonnefond, sur le versant sud-ouest du Plateau de Millevache, et dans la région des sources de la Corrèze), du *a* tonique libre en diphtongue croissante *ea*, dans certaines positions. Dans les patois de ces villages, lorsque le *a* tonique se trouve en position « suraccentuée » (dans un élément de phrase frappé d'un accent d'insistance, au vocatif, à la rime dans les chansons, ou simplement à la pause), on assiste à une diphtongaison en *ea* dont le caractère insolite n'échappe pas aux habitants des villages voisins qui en font un sujet courant de moquerie. Une enquête spéciale a donné à ce sujet des résultats curieux, comme on pourra en juger par la comparaison des mêmes mots pris d'une part dans le déroulement de la chaîne parlée, soulignés d'autre part par leur place à la pause :

— Je vais traire à l'étable : *va u zuta yi l'èytablə*.

— Va-t'en traire : *vèy t è zutea*.

- Il faut faucher le pré : *sau sɔza lu pra.*
- Il faut faucher : *sau sɔzeɔ.*
- Les vaches ont été boire : *la vɔsa šu no bœuré.*
- Arrête les vaches : *rɛyta la vɔseɔ !*

Nous avons pu noter d'autre part que le phénomène était plus net chez les sujets relativement jeunes (50 ans) que chez les sujets âgés : c'est donc qu'il s'agit d'une prononciation bien vivante.

M. Fouché, à qui le problème a été soumis, considère cette diphtongaison comme une conséquence ici de la vélarisation du *a* tonique — effectivement articulé de façon nettement postérieure dans la région (qui possède un *l* légèrement vélaire). Ce serait alors pour lutter contre la tendance au recul du second élément de la voyelle (très longue puisque « suraccentuée » et donc susceptible de se diphtonguer) que le premier, par différenciation, passerait au timbre *e*, selon un processus d'évolution que l'on peut — très approximativement, vu le petit nombre de signes typographiques dont nous disposons — représenter par la formule :  $a > aa > èa > éa > ea$ . M. Fouché rapprocherait ce phénomène des faits de vélarisation propres à certains patois du Quercy. Simple hypothèse de travail, sans doute, mais à laquelle l'autorité du maître qui la propose donne un poids particulier, et dont on voit facilement la portée, comme on devine l'ampleur des recherches auxquelles sa vérification peut donner lieu.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, le fait seul que de semblables observations puissent, à chaque pas, soulever de tels problèmes, serait de nature à justifier notre propos. Chaque enquête nouvelle nous le rappelle : qu'il s'agisse de compléter notre inventaire lexicologique, ou de préciser nos tracés de géographie phonétique — pour ne rien dire de la morphologie ni de la syntaxe — sans cesse notre méthode est à perfectionner, notre vigilance à entretenir, notre connaissance des choses rurales à enrichir. Soyons-en persuadés — et les réalisations de Mgr Gardette et de ses collaborateurs nous le confirment déjà éloquemment — le N.A.L.F. ne risque pas d'être « un travail de cabinet » : il y a encore des enquêtes à faire !

J. MAZALEYRAT.